



Art de Haute-Alsace 88

Trente-neuvième année

Printemps 2019

Encore un peu de patience

Les travaux à la Neuenbourg avancent bien et l'inauguration des locaux est prévue pour les journées du patrimoine. Le château a été rénové et mis en conformité avec les nouvelles normes sauf les salles d'exposition qui ne pourront ouvrir leurs portes qu'au printemps 2020.

Nous avons élaboré un calendrier avec les deux autres associations avec lesquelles nous partageons les lieux : le C.I.A.P. (Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine) et l'I.E.A.C. (Institut Européen des Arts Céramiques).

Nous pourrions présenter notre première exposition à l'automne 2020. Nous avons décidé de la consacrer à Charles Folk, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Nous rendrons ainsi hommage non seulement à celui qui a consacré beaucoup de son temps et de son énergie à créer l'association et la Collection Art de Haute-Alsace pour sauvegarder les œuvres majeures de ses amis et les rendre accessibles au public, mais surtout au grand artiste qu'il fut lui-même.



Collection Art de Haute-Alsace : la générosité à l'oeuvre

Si la Collection Art de Haute-Alsace continue à s'enrichir régulièrement, c'est grâce à la générosité de ses membres. Ainsi les œuvres commentées dans les n°85 et 87 y sont entrées grâce à des dons faits par des particuliers, les banques et entreprises ayant malheureusement changé leur politique mécénale.

Nous avons bénéficié de legs - plus ou moins importants - qui nous permettent d'acquérir des œuvres proposées à la vente. Chaque année de surcroît, comme de nombreux Amis d'Art de

Haute-Alsace majorent spontanément leur cotisation-don, nous pouvons acquérir l'œuvre représentée sur la carte de vœux.

C'est le cas, cette année, pour le tableau « **Sous-bois** » de Lutz Binaepfel. Il s'agit d'une peinture d'où se dégage une impression d'équilibre et de quiétude, renforcée par l'absence complète de ciel. L'équilibre se fait naturellement entre les harmonies des couleurs et entre les verticales pas trop rigides des troncs bien répartis à droite et à

gauche. Au milieu coule un ruisseau qui apporte de la fraîcheur à cette belle journée d'été. La lumière inonde la clairière et crée des reflets bleutés sur l'eau et les herbes qui poussent au premier plan. Ce tableau incite à la contemplation et à la rêverie paresseuse.



Lutz BINAEPFEL :
Sous-bois

Dans ce numéro :

Encore un peu de
patience p.1

Collection Art de Haute
Alsace : la générosité à
l'oeuvre p.1-4



Robert BREITWIESER :
Paysage d'automne



Robert BREITWIESER :
Saint-Germain-des-Prés



Robert BREITWIESER :
Vue sur Villeneuve-lès-Avignon



Robert BREITWIESER :
Rue à Villeneuve-lès-Avignon

On sait que Robert Breitwieser partageait son année entre son atelier parisien et celui du Klettenberg. Nombre de ses paysages illustrent bien ce calendrier et les deux tableaux « **Paysage d'automne (en Alsace)** » et « **Saint-Germain-des-Prés** » ne dérogent pas à la règle.

L'un des intérêts du premier réside dans son format (162 x 114) plus important que « L'Été » (114 x 146). Un personnage, vu de dos, vêtu de rouge comme souvent dans les tableaux du peintre, marche d'un bon pas dans un chemin bordé à gauche d'un talus plutôt abrupt contre lequel viennent buter les rayons du soleil et les ombres des arbres qui poussent à droite sur une pente plus douce. C'est l'automne : le chemin est recouvert de feuilles mortes et certaines branches commencent à se dénuder. Il y a quelques nuages mais le ciel d'un bleu intense annonce les luminosités hivernales.

A Paris l'hiver, le peintre plantait souvent son chevalet dans le quartier où il habitait ou dans le centre de la capitale comme l'attestent les nombreux tableaux qui représentent la Seine et ses ponts, le Louvre et ses environs immédiats. Ici c'est l'église Saint-Germain-des-Prés que l'on reconnaît.

Le clocher massif, l'un des plus anciens de la cité, se dresse presque au milieu du tableau et semble surgir des constructions érigées à ses pieds. Cette œuvre a été peinte en 1949, époque où le quartier était très couru de jour comme de nuit. Nulle trace cependant de cette ambiance : s'opposant à la masse des artistes et curieux qui hantent le coin, la place est déserte à l'exception d'un passant pressé qui donne vie à la composition et de trois badauds, l'un vêtu de rouge, qui semblent contempler le monument. Ce n'est pas la mode ni l'éphémère qui attirent le regard et retiennent l'attention de Breitwieser, c'est le jeu de la lumière, la beauté des ciels et des paysages naturels ou urbains qu'il veut partager avec nous.

Il n'avait qu'une obsession : la peinture. Lors de tous ses déplacements, même en Grèce, il emportait son matériel et nous gardons ainsi les traces (dessins ou peintures) de chacun de ses voyages.

En 1934, il séjourne à Villeneuve-lès-Avignon et ce séjour marque une étape importante de son développement. Il y peint une vingtaine de tableaux. A celui que nous conservons déjà sont venues s'ajouter deux autres toiles. Tout d'abord une vue sur la ville qui porte bien son nom

puisqu'elle a la particularité d'avoir été construite face à Avignon, en très peu d'années (de 1293 à 1307) sur ordre de Philippe le Bel.

Mais ce n'est pas vraiment la ville qui est le sujet du tableau, même si l'on y distingue des maisons qui s'étagent au pied des coteaux et si l'on y reconnaît la tour Philippe le Bel dont la face éclairée nous indique que le tableau a été peint le matin. Au premier plan, à gauche, pousse un groupe d'arbres ; certains troncs sont penchés vers l'arrière, seul celui de droite, plus épais, semble pouvoir résister au mistral. Avec la tour, il est un élément vertical important de la composition. Ce que le peintre nous montre surtout, c'est la puissance du Rhône. Il lui accorde une place importante, presque la moitié de la surface du tableau et tout le coin inférieur droit mais surtout il le peint, à contre-courant, en légère pente ascendante. Il y a aussi quelques crêtes d'écume sur l'eau limoneuse où, par endroits, se reflète le ciel.

Le deuxième tableau nous montre un bout de rue de la ville. Les maisons se succèdent jusqu'au clocher blanc qui s'élève à droite. Les verticales des murs s'opposent aux nombreuses obliques :

celles formées par les différents toits, celle du sommet du long mur qui part de la maison au pignon blanc, celle de cette forme rectangulaire appuyée contre le mur, celle aussi de la large rampe du perron au premier plan, seule partie du tableau à l'ombre. Tout le reste est inondé par le soleil. Presque au milieu, la masse vert sombre du feuillage d'un arbre apporte un peu de fraîcheur. A gauche, au sommet du perron, un garçonnet en short blanc et pull bleu s'appête à rentrer, peut-être pour se désaltérer, tandis que son frère, à peine esquissé, descend les marches pour rejoindre ses copains dont l'un caresse un chien noir. Nul adulte pour surveiller les enfants, nul bolide pour les écraser ; la rue est leur domaine.

« Haut-plateau en Auvergne » de Jules-Raymond Koenig.

Ce paysage a été réalisé selon une composition et une facture très classiques. Un bon tiers du tableau est occupé par le ciel d'un bleu très intense, parcouru par des nuages blancs aux formes évocatrices.

A mi-pente poussent des arbres : six à droite, beaucoup plus nombreux à gauche. Les troncs sont plus ou moins épais, le feuillage est dense, il ne laisse guère passer les rayons du soleil.

Un paysan, un bâton noueux dans la main gauche, la faux sur l'épaule se dirige vers la gauche, obligeant le regard du spectateur à suivre son trajet. Il est midi. Le paysan va sans doute faire une pause bien méritée avant de se remettre à l'ouvrage. En effet, la prairie au premier plan n'a pas encore été fauchée. Elle est émaillée de fleurs blanches dont certaines semblent même surgir du tableau.

Si Dan Steffan s'exprime le plus souvent de manière traditionnelle par des dessins, des modelages ou des peintures, elle adore aussi utiliser des objets récupérés par ci par là pour les intégrer à son travail en les détournant de leur vocation première, comme par exemple le tambourin marocain qui sert de support au « Portrait fier ». Cette fois, c'est dans le cadre d'une horloge qu'elle a installé « La Chambre du peintre » qu'elle considère comme un autoportrait. Et, en effet, on y voit à gauche, une photo d'identité de l'auteur. Son activité est symbolisée par plusieurs objets : l'équerre et la palette accrochées au mur, le papier chiffonné avec des traces de peinture et surtout le chevalet. Ce n'est pas une toile qui est posée dessus mais un miroir ovale dans lequel se reflète le visage du personnage modelé que l'on voit de trois-quarts en bas à droite.

Ce miroir au cadre tarabiscoté et la chaînette tendue au-dessus du chevalet nous expliquent le titre : malgré les nombreuses références, nous ne sommes pas dans l'atelier du peintre mais dans sa chambre, preuve que la peinture occupe tous les moments de la journée de l'artiste et pas seulement aux heures de bureau. Cette chambre est minuscule certes mais elle contient tout un univers.

Autre objet détourné : la poissonnière utilisée pour la « Thalasso en famille » où sont installés trois personnages dont le titre nous indique la fonction. Les parents assurent leur rôle protecteur puisque l'enfant est assis entre eux. Mais chacun diffère des autres par sa carnation et surtout par le fait qu'il regarde dans une autre direction. Cette œuvre est très proche du « Bain Marie » (cf. n° précédent) : même clin d'œil pour le support (pot de chambre – poissonnière) même technique pour les personnages (raku), complices malgré eux du détournement voulu par l'auteur.

« L'Éclate »

Dans un décor peu réaliste, alimentée peut-être par l'insolite tuyau-gouttière qui accroche la lumière attirant ainsi l'attention du spectateur, trône une énorme baignoire où se trouvent trois personnages : à gauche un homme, vu de dos, qui fait passer une jambe sur le rebord.



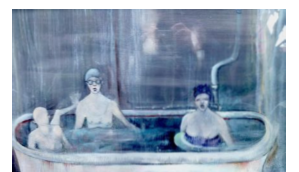
Jules-Raymond KOENIG :
Haut-plateau en Auvergne



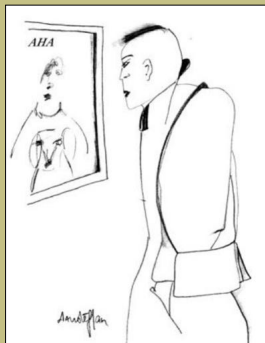
Dan STEFFAN :
La Chambre du peintre



Dan STEFFAN :
Thalasso en famille



Dan STEFFAN :
L'Éclate



Art de Haute-Alsace

Permanence

Tous les vendredis
de 14h à 18h
(hors vacances scolaires)

Messagerie

art.ha@orange.fr

Site internet

www.artdehautealsace.fr

Imprimé par :

Im'serson - Wittenheim

Copyright

Art de Haute-Alsace
12, passage des
Augustins
68100 MULHOUSE



Dan STEFFAN :
Noces de cuivre



Edmond SUAU :
Dame à la coiffe

On a l'impression que son pied est palmé. Les deux femmes nous font face, elles portent un bonnet de bain et sont affublées chacune d'un accessoire un peu disproportionné : lunettes de plongée pour l'une et surtout bouée pour l'autre. Leur regard est fixé sur nous et celle de droite semble s'adresser à nous, sans doute pour nous inviter à partager ce moment de détente où on peut « s'éclater ».

L'ambiance de « **Noces de cuivre** » est très différente. Le tableau représente six personnages regroupés par couple : deux hommes, deux femmes, deux chiens. Les deux femmes et l'homme tout en haut sont peints de profil, l'autre homme et les chiens de face. Le couple du haut, mari et femme certainement, se fait face, se regarde dans les yeux sans ciller. La femme, massive, ressemble un peu à un bouledogue. Elle a l'air de bien camper sur ses positions. On peut remarquer le nez busqué de l'homme et surtout les angles de l'épaule et du coude, pas question de les arrondir ! Il semble y avoir moins de tension entre les personnages du milieu, question de génération sans doute. L'homme est jeune (fils du couple ?), la femme a les cheveux blancs (belle-mère ?). Le jeune homme est torse nu, son épaule et

son coude forment aussi des angles très nets. La femme qui s'adresse à lui est représentée de profil, elle a les cheveux vaporeux et bouclés, des lèvres soigneusement maquillées et porte un col châle aux plis extravagants.

Le seul couple qui semble vraiment proche et se manifeste de la tendresse est celui formé par les chiens mais cela ne fait pas trente-deux ans qu'ils sont mariés !

« Dame à la coiffe »

Ce tableau d'Edmond Suau (1871-1929) offre l'intérêt de faire la transition entre la fin du XIXe et les portraits de facture plus moderne. En effet tout est classique dans ce portrait. La femme est vêtue de sombre, à l'ancienne. Elle a couvert ses cheveux encore foncés d'une coiffe blanche assez désuète, à bords plissés et ornée de larges rubans qui tombent sur son épaule.

Aucune complaisance dans ce portrait plutôt réaliste. Les traits sont bien dessinés mais le peintre a mis l'accent sur les rides d'expression qui sillonnent le visage. On distingue aussi très nettement les imperfections de la peau que nul maquillage ne couvre. Cette femme semble marquée par la vie comme l'attestent la gravité de son expression et la résignation que l'on peut lire dans ses yeux qui nous regardent fixement.

Michèle Dyssli-Folk